





Comme un flocon qui  
danse...



Roger Sasportas

Comme un flocon qui  
danse...

Moments de vie

*Fiction et littérature*

Éditions Le Manuscrit  
Paris

© Éditions Le Manuscrit / Manuscrit.com, 2013

EAN : 9782304040920 (livre imprimé)

EAN : 9782304040937 (livre numérique)

EAN : 9782304240931 (Epub)

*A ma femme ; à Maxime, Jordan et Alexandra.  
A la mémoire de mes parents.*



Dans nos vies, les évènements extraordinaires n'arrivent, pour ainsi dire, jamais. Ou rarement. En revanche, de certains moments de l'existence jaillissent des étincelles de bonheur, un signe du destin, une solution inespérée telle une lueur dans l'obscurité, un éclat dans le firmament. Le plus souvent, ce sont les petits riens du quotidien comme de minuscules cailloux lancés sur notre chemin, qui nous guident, nous surprennent, nous enchantent et nous invitent à réfléchir à la beauté réelle des choses : un regard joyeux, un fou rire, la courbure des lèvres d'une jolie femme, un repas partagé avec des proches, le crépuscule sur la mer, un ciel perlé d'étoiles, la délicieuse compagnie d'un enfant, une musique réjouissante, une belle rencontre, un amour naissant...

Quelques minutes ou parfois une poignée de secondes suffisent à briser la platitude des jours, à lutter contre la routine ou la médiocrité.

Et confèrent à ces brefs moments un goût, une saveur, une respiration, un rai de lumière pour notre âme.

Un matin d'été, sous un ciel incandescent, j'étais assis au bord d'une rivière qui chantait. J'avais le teint halé, l'humeur légère et un chapeau de paille sur la tête. Un oiseau arborait un drôle d'air et sembla un instant se moquer de moi.

Puis il déploya ses ailes et s'envola dans le bleu du ciel. Quelle chance !

Alors que mon esprit vagabondait, une idée m'est venue comme ça : coucher sur du papier quelques observations de la vie, des émotions, des rêves, des histoires vécues et d'autres imaginées, quelques doutes aussi...

Des moments simples ou surprenants de l'existence, comme des petites bulles instantanées, des instants furtifs, des clins d'œil complices...

Cette idée s'est vite imposée à moi et je me suis chuchoté qu'écrire me rapprocherait de moi-même.

« Deviens ce que tu es » disait Nietzsche...

Ces moments de vie pourraient être les vôtres : fragiles, légers et purs comme un flocon de neige.

Comme un flocon qui danse...

1

BOIRE UN CAFÉ

Je marche dans l'indolence du matin jusqu'au bistrot proche de mon bureau, pour boire un café. Le patron, Fernando, grand, les cheveux coiffés en brosse, les sourcils broussailleux, la peau burinée, me pose la question habituelle dans un souffle rauque :

– Un p'tit café ?

– Ah oui, café café, je réponds, un coude posé sur le zinc à la manière d'un cowboy réclamant un whisky.

Avec sa grande main, Fernando rapproche le sucrier en inox de la sous-tasse qu'il a posée devant moi avec une petite cuillère en équilibre. Trente secondes plus tard, la tasse brûlante est déposée délicatement comme un objet précieux et fragile. A cet instant, le journal à peine parcouru, est plié en deux.

C'est pratique de lire les nouvelles du jour dans l'arôme d'un café avec le pouvoir d'arrêter

la misère du monde d'un simple mouvement de doigts. Comme tous les matins, je lampe à petites gorgées ma drogue noire jusqu'à la dernière goutte sans déplier le bras. Puis, pour me donner bonne conscience, je reprends ma lecture des mauvaises nouvelles qui sont en fait catastrophiques. Comme tous les matins, me direz-vous. Comment la planète tient-elle encore debout ? Je n'en sais rien. Mais mon café a été un instant paisible, une pause dans un monde aigri, violent, tourmenté. Je subodore que nous sommes des millions à vivre cette parenthèse agréable comme une respiration quotidienne et indispensable. Malgré la dureté de certaines vies cabossées par le stress, fissurées par les drames, brisées par la maladie ou l'injustice. Le malheur emprunte des chemins détournés pour nous mordre et nous anéantir au moment où on s'y attend le moins. Je l'imagine roder dans les rues, dans les maisons, avec un sourire extatique lorsqu'il s'abat sur une victime qui pensait vivre des jours heureux... Mais ça, ce n'est pas écrit dans le journal.

A quelques centimètres de moi, une femme aux cheveux blancs relevés en un chignon serré porte une tasse à ses lèvres rouges. Les effluves de thé à la menthe me rappellent mon enfance. Ah, le sacro-saint thé à la menthe que mon père

buvait chaque jour à 17 heures précises ! « Il faut le boire brûlant » soufflait-il, à qui voulait l'entendre.

Accolé à un mur blanc où trône une affiche publicitaire des années soixante, un homme roux, sec, étrange, lance un regard vitreux devant lui sans rien fixer en particulier. Il garde les poings serrés, posés sur le mince plateau en verre laiteux de sa table. Son visage glabre et livide contraste avec la lumière dorée qui envahit peu à peu la salle oblongue, ignorant le brouhaha autour de lui.

Il prononce tout bas quelques phrases sibyllines à un interlocuteur très compatissant : lui-même. A sa gauche se tiennent deux jeunes lycéens, debout, les yeux brillants, impertinents et emplis d'insouciance, d'optimisme et d'une joie de vivre trop souvent absente chez les adultes.

Assise face à la porte d'entrée, une femme élégante met de l'ordre à ses cheveux, luttant à peine contre une mèche rebelle. Son être distille une certaine séduction, un charme évident, une classe naturelle. Elle boit son café sans sucre en deux gorgées successives comme pour en finir puis attrape un *iphone* dans son sac à main. L'appareil dernier cri monopolise entièrement ses yeux aigue marine, son attention, sa

personne. Un instant, je me demande qui, du téléphone ou de la femme, domine et manipule réellement l'autre.

Dans un bistrot, les sensibilités et les fragilités les plus diverses d'une société, toutes classes sociales confondues, cohabitent naturellement, en harmonie, en paix.

Dehors, un monde grouille en permanence et la rumeur de la rue monte comme la naissance d'un orage. Sous un soleil radieux, des individus de tous âges déambulent sur les trottoirs ou courent après le temps qui s'enfuit.

Certains ont accroché un sourire à leurs lèvres. D'autres marchent mécaniquement, la tête dans les nuages ou un téléphone portable vissé à l'oreille. Beaucoup ressemblent à des ombres, à des fantômes trotinant sur l'asphalte ...Une petite armée de soldats sans uniforme, des somnambules dont beaucoup se laissent avaler par des trous noirs, des bouches de métro où l'air pur, le calme, les sourires et les odeurs du printemps n'ont pas leur place...

Le soleil continue de brûler le ciel et de lancer tous azimuts ses rayons chauds et réconfortants.

## UN ENFANT QUI DORT...

Ce dimanche est « juste top », « trop channnnmé » a dit mon fils venant de fêter ses dix ans... « Premier anniv à deux chiffres, papa ».

Nous avons fêté son anniversaire au bord de la mer. Loin de Paris mais pas trop.

Contempler son enfant empli de joie lorsqu'il découvre les petites attentions réservées pour lui tout au long de ce jour tant attendu est une chose formidable, épique, savoureuse.

La magie s'opère au niveau des yeux. Les siens sont ronds comme des billes. Ils expriment à la fois le plaisir, la curiosité, l'étonnement, l'allégresse, l'enchantement...Le voir si joyeux provoque en moi un bonheur avec un grand B. Le vrai, l'authentique. Ce bonheur là est reconnaissable immédiatement, comme un point lumineux dans la nuit. La réjouissance me submerge et domine la mesquinerie des petites gens, la banalité du quotidien et son lot de tracasseries...Mes tourments

diminuent, s'éloignent, disparaissent. La lumière dans ses yeux éclaire mon être, le réchauffe et m'invite à regarder la vie différemment, sous un autre angle, positivement.

Mon cœur a de bonnes raisons de battre.

Puis viennent les rires, les jeux, les ballades au bord de la mer avec les vagues qui lavent inlassablement les galets de la plage. Mon garçon dévale les rues de la ville, se perd dans les rayons de jouets des grands magasins, jubile devant le glacier « Chez Prosper, maison de père en fils depuis 1962 ».

On se raconte des histoires drôles et des histoires tout court. Même les silences en disent long. A cet âge un enfant vous écoute sans comprendre et plus tard comprend mais ne vous écoute plus vraiment.

Après un détour à l'hôtel pour « se faire beau », le repas dans un restaurant normand nous attend. Le dîner est un délice : mon fils a choisi ses mets préférés. Le dessert est amené à notre table par le chef *himself*. Le gâteau traverse la salle avec des bougies « feux d'artifice ». Tout le monde applaudit pour l'anniversaire d'un enfant...

Nous avons tous connu ces instants d'insouciance où la vie, paisible et gaie, est un cadeau, un beau sourire, une lumière permanente.

Ses yeux s'écarquillent, la langue pointée sur la commissure de ses lèvres. Le bonheur est là : scintillant, palpable, évident.

- Es-tu content ?
- Oh oui papa, grave !

Lorsque le soleil s'éclipse, nous retournons chez nous, à Paris. La journée aura été magnifique jusqu'au moment où ses yeux ronds se ferment pour aller ailleurs. Vers d'autres rêves. Alors, je reste encore un peu au bord du lit, je remonte le drap sur ses épaules frêles. Je le regarde alors que le silence et la nuit ont envahi la chambre. Seule une auréole bleutée provenant de sa petite veilleuse éclaire légèrement sa peau. Sa respiration devient plus rythmée, sa main glisse doucement sur la mienne. Ses paupières commencent à s'agiter. Rêve-t-il déjà ? Oui, certainement. Et dans ma tête, cette évidence résonne : la vie est belle. Une vérité qu'il ne faudra pas oublier. Jamais. Car un enfant c'est LA victoire d'une vie. Avec notre chair et notre sang, il sera l'empreinte de notre passage sur terre. Il nous apprendra l'essentiel : recevoir et donner beaucoup d'amour.

Des souvenirs défilent dans ma tête ; le moment irréel de sa naissance et sa première journée à la maison. Ses éclats de rire quand je jouais à cache-cache avec son drap imprimé de

petits bateaux rouges. Je me souviens de ses premiers pas devant mes bras ouverts et mon cœur joyeux. Son tout premier mot : PAAPAA (en fait il disait maman mais j'ai toujours entendu papa). Je le regarde dormir paisiblement, encore épargné par les écorchures de la vie, les déceptions, les regrets. A travers lui je vois son frère et sa sœur. Je souris. Je suis triplement heureux. Je suis triplement fier. Je suis bien.

La pendule jaune citron, seule repère tangible dans cet univers protégé, chaleureux et singulier, indique 23 heures.

Je referme sans bruit la porte de sa chambre.

« Bonne nuit et bon anniversaire, mon grand ! ».

LEVER LA COUPE D'EUROPE  
DES CLUBS CHAMPIONS...

J'ai toujours du mal à comprendre la fièvre qui s'empare de millions d'hommes et de femmes lors d'un match de football. Ce n'est pas tant le goût de la compétition qui semble les exalter mais un besoin, peut-être vital, d'oublier le quotidien au rythme des occasions de buts et contre-offensives. Je me suis parfois laissé aller à regarder un match à la télé, avec des amis ou en famille. Je me demandais toujours de quel côté de l'écran se déroulait le spectacle et me posais certaines questions sur ce sport populaire, « l'opium du peuple ». J'ai ainsi gardé pour moi mes questions sans réponses, bien rangées dans un tiroir de mon cerveau pendant des années. Jusqu'au jour où j'ai passé une soirée... avec les champions d'Europe.

L'après-midi tirait à sa fin lorsque le car, dans lequel nous étions confortablement installés avec des collègues de travail, traversa Séville, la

capitale de l'Andalousie. Cette jolie ville fondée par les Tartessiens au VIII<sup>e</sup> siècle avant J-C ressemblait à une réunion internationale de fourmis aux couleurs vives, hurlantes, bigarrées. Les supporters criaient, chantaient, scandaient le nom de leur équipe et envahissaient les cafés et les rues dans un désordre indescriptible et joyeux, sous un soleil encore brûlant. J'appris rapidement que le soir même se jouait la finale de la coupe d'Europe des Clubs Champions.

Après un spectacle de Flamenco, nous regagnâmes notre hôtel qui était aussi celui des vainqueurs. Il fallut montrer patte blanche et passeport pour être autorisé à traverser la nuée de journalistes et accéder au hall de l'hôtel, déjà orné d'une dizaine de drapeaux du club victorieux. Une heure plus tard, je réussissais une intrusion parmi les joueurs qui fêtaient la victoire dans les bulles de champagne. Je passais ainsi ma soirée à rire et à boire avec les champions qui me proposèrent de lever la fameuse coupe d'Europe ; un collègue immortalisa l'évènement par une photo. Je me surprénais dans la peau d'un accroc du ballon rond, brandissant fièrement le trophée que seul un joueur français, Michel Platini, avait levé...avant moi !

Ma nuit surréaliste m'apprit beaucoup sur le milieu du football professionnel : codes

particuliers, lois érigées par une poignée de technocrates, coups tordus, esprit de compétition poussé à son paroxysme, intransigeance des supporters qui exigent toujours davantage de buts, carrière suspendue à un mauvais match ou à une mauvaise blessure, retraite à l'âge où d'autres sont à l'aube de leur vie active...

« Nous sommes des marionnettes gavées au fric » me souffla un joueur parlant bien le français, alors que le champagne avait délié sa langue et rendu ses yeux sombres un brin mélancolique. Il ressemblait étrangement à Franck Ribéry, en moins moche, tout de même. Puis, regrettant déjà ses paroles, il se recroquevilla dans son fauteuil en cuir blanc, semblant rapetisser d'un coup. Il se servit un verre de whisky japonais, un Nikka. Il posa ses mains calleuses sur ses genoux et regarda longuement le liquide mordoré avant de le porter à sa bouche d'un geste las.

« Ce soir, c'est la récréation. Nous avons le droit de boire de l'alcool et de manger des petits fours. Mais demain nous rentrerons dans le rang : préparation physique et mentale, entraînement intensif, alimentation stricte... » maugréa d'une voix sèche un autre joueur, maigre et grand, presque tubulaire, le crâne lisse comme un œuf. Je n'allais pas leur opposer qu'un enfant mourrait de faim toutes les cinq

secondes dans le monde alors qu'eux empochaient des millions en courant derrière un ballon en échange de quelques sacrifices ridicules. Ce n'était ni le moment, ni l'endroit ... Je parlais et je riais avec une bande de jeunes gars ivres (de bonheur) qui avaient décroché la lune avec leurs dents (ou plutôt avec leurs pieds) et qui me surprenaient par leur côté à la fois puéril et réaliste. Dieu merci, les joueurs professionnels ne semblaient pas tous enfermés dans une tour de Babel dorée, complètement déconnectés des réalités. Encore une rencontre qui fit bouger quelque peu les lignes de mes préjugés, on apprend tous les jours.

De retour à Paris, je montrais avec amusement la fameuse photo dans laquelle je brandissais « fièrement » la coupe d'Europe à des amis passionnés de football : des vrais, des purs, des mordus...

## ET SI NOUS ALLIONS MANGER UNE GLACE ?

Au bord de la mer ou en ville, seul ou accompagné, en vacances ou pas...D'abord, chercher le glacier idéalement situé. Eh oui, vous n'allez pas tout gâcher à cause d'un endroit trop bruyant, trop chaud, trop...

Ensuite, prendre la carte des glaces (le plaisir sans détour) ou celle des sorbets (le plaisir sans culpabilité) sans un regard pour le serveur devenu invisible, vos yeux parcourant déjà la composition de chaque merveille. Surtout ne pas oublier la chantilly. A quoi ressemblerait une mariée sans robe de mariée ou un surfeur sans vagues ? Même à plusieurs, un silence règne autour de la table et les yeux de chacun sont rivés sur les photos alléchantes...Choisir une glace comme si notre vie en dépendait !

Surtout ne pas se tromper !

Lorsque les boules givrées arrivent enfin, des oh ! et des ah ! fusent dans l'air. Ce ne sont pas les glaces qui fondent mais nous. Quelle impatience ! D'abord, une cuillère de chantilly

dans la bouche. Puis une deuxième bouchée accompagnée cette fois de glace à la vanille et aux noix de pécan ou à la fraise des bois ou encore à la pistache... Les mots ne peuvent décrire cette explosion de saveurs dans le palais, cette douceur pour les papilles de la même façon que notre vocabulaire ne peut retranscrire la beauté d'un feu d'artifice tiré dans un ciel d'été. Sans exagération, je parlerais d'extase. Si vous êtes accompagnés d'un enfant, vous le savez déjà, ne vous avisez pas d'un « je peux goûter ? » en plongeant votre cuillère dans sa coupe sans attendre sa réponse. Son regard torve roulerait sur vous comme un camion qui vous passerait sur le corps... Certains crimes, j'en conviens, sont impardonnables !

A l'âge de six ou sept ans, j'ai fait un affreux cauchemar : le serveur, le visage patibulaire, avait accroché un rictus à ses lèvres puis il déposa devant moi la coupe de glace que j'avais choisie quelques minutes plus tôt. Mais au lieu de s'enfoncer délicatement dans la boule en chocolat, la cuillère se tordit contre une boule en béton. Devant mon regard tourmenté, le garçon me fixa sans ciller et se mit à rire à gorge déployée. Un rire tonitruant, sépulcral, insupportable. Les clients assis aux autres tables se mirent à ricaner aussi, suivis par les automobilistes qui sortaient de leurs voitures, le visage terreux, pour se moquer de moi en me

pointant du doigt. Des familles entières ouvraient leurs fenêtres pour assister à ce spectacle inouï dont j'étais l'attraction. La bouche du garçon de café se déforma en une grimace hideuse puis il se mit à fondre, à dégouliner comme une bougie, ainsi que les tables, les chaises et les immeubles alentour. Des mendiants sortis de nulle part rangèrent leurs sébiles et foncèrent sur moi, le regard furieux, un cratère à la place de la bouche, les cheveux hirsutes...

Le ciel lugubre vrombissait comme s'il allait exploser...

Mon cri me réveilla en sursaut et déchira la nuit. Pendant quelques heures, je m'en voulus de ne pas avoir rêvé d'évoluer dans un monde gai et coloré, où les friandises, les glaces, les gâteaux aux multiples saveurs seraient à portée de mains et s'offriraient à moi à profusion...

Bien des années plus tard, je regardais avec mes trois enfants le film de Tim Burton *Charlie et la chocolaterie*, un paquet de pop-corn dans une main et un sourire gourmand aux lèvres.



## JÉRUSALEM

Nous gardons tous en mémoire une ville qui nous a impressionnés par sa beauté, son histoire, ses habitants...

Jérusalem, c'est d'abord une luminosité particulière, une harmonie, des couleurs. A l'image du chef-d'œuvre de Chagall, une série de vitraux représentant les douze tribus d'Israël à travers des tons splendides de bleu, vert, jaune, rouge et pourpre. La beauté trouve sa sève dans la nature qu'il faut savoir observer. Jérusalem, capitale des trois religions, trouve la sienne dans cette lumière, dans son histoire tumultueuse (la ville a été disputée plus de 3 000 fois) et dans cette symbolique du berceau de l'Humanité. Et telle une maison meublée avec amour, Jérusalem fut décorée de palais, de dômes, de clochers magnifiques par des amoureux dont les noms sont David ou Salomon... et bien d'autres qui partirent à sa conquête.

Si vous allez à Yerouchalayim, à « Jérusalem » comme disent ses habitants, vous ne pourrez pas visiter les deux cents monuments historiques, à moins d'y séjourner des années. Filez d'abord au Mur des lamentations pour y insérer un vœu écrit sur un morceau de papier que vous déposerez dans un des nombreux interstices du Mur. N'ayez crainte : votre vœu sera « étudié ».

Vous pourrez ensuite vous étonner devant la ferveur des juifs orthodoxes dont les papillotes virevoltent au rythme des prières à l'endroit le plus sacré du judaïsme, dernier vestige du temple voulu par le Roi Salomon. Au dessus, le Dôme du Rocher construit au VII<sup>e</sup> siècle pour les musulmans, décoré de motifs géométriques et floraux. C'est à cet endroit (le lieu est reconnu par les trois religions) qu'Abraham voulut sacrifier son fils, finalement sauvé de justesse par un ange. Le tombeau du Christ se trouve, non loin, dans la Rotonde de la Résurrection, à l'intérieur de l'Eglise du Saint-Sépulcre avec ses candélabres, ses mosaïques et ses peintures.

A Jérusalem, dans « la cité de David », vous vous sentirez plus fort et pourquoi pas invincible comme le fût David face à Goliath. Dans le royaume des miracles, tout est possible. Profitez de cette énergie nouvelle pour aller au

Mont des Oliviers et contempler la ville d'or dont les visiteurs tombent si souvent sous le charme. Votre regard se posera, au loin, sur les « portes dorées », ce passage d'où « viendra le Messie ».

A Yad Vashem, le mémorial de la Shoa, l'émotion vous serrera la gorge et les larmes vous monteront aux yeux, tant la cruauté des nazis envers tout un peuple fût inouïe. Les photos des cadavres squelettiques charriés dans des fosses communes, celles des trains qui partent vers la mort, les habits des déportés, les petits souliers des enfants innocents sont autant d'images qui vous briseront le cœur. Une seule question bouleverse sans cesse l'esprit jusqu'à provoquer des migraines : pourquoi personne n'a jamais essayé d'arrêter cette folie meurtrière, cette abomination, ce paroxysme de l'horreur... pas même Dieu ? En hommage aux six millions de juifs exterminés, la ville de Jérusalem est entourée de six millions d'arbres.

Le crépuscule arrive. Laissez-vous transporter par le spectacle des rues, par la lumière ouatée de la ville et ses innombrables parfums. Perdez-vous dans le dédale des ruelles pleines de marchands de fruits et légumes et d'épices de toutes les couleurs de la Vieille Ville. La nuit, les gens aux mille origines, apaisés et libérés de la canicule du jour, déambulent sur les trottoirs, vont les uns vers les autres,

débattent encore et toujours de l'avenir du pays, du conflit avec les palestiniens, de la paix, de ce gouvernement qui va « tomber » d'un moment à l'autre, des religieux, des laïcs, des enfants qui partiront bientôt au service militaire et qui feront... la guerre. Les israéliens, toujours pressés, savent que la vie est fragile et qu'il faut profiter des petits plaisirs de l'existence, ici et maintenant.

Vous comprendrez enfin que vous êtes restés quelques heures ou quelques jours dans une ville où se mêlent l'Histoire avec un grand H, l'archéologie et ses splendides découvertes, la politique compliquée du Proche-Orient, le centre spirituel des trois grandes religions avec les lieux saints les plus importants du monde... Tout cela dans une seule et même ville, à la fois moderne et historique.

Et selon la sagesse ou l'aveuglement des hommes, qui sauront ou pas aboutir à la paix tant espérée, vous aurez séjourné à l'endroit même où se joue probablement...l'avenir de l'Humanité.

Je rédige ces quelques lignes alors qu'un orage d'une rare violence vient d'éclater à Paris, comme si toute la rage du ciel s'exprimait d'un seul coup après une journée longue, chaude, poisseuse.

La moiteur nous a accompagnés tout au long de la journée. Le soleil nous a chauffé la peau et après avoir joué à cache-cache avec les nuages, a complètement disparu. Le ciel est devenu gris comme la cendre, puis quasiment noir comme l'enfer, éclairé par des éclairs furtifs. Les grondements que redoutent tant les enfants ont résonné dans le firmament et la pluie tombe à présent sans discontinuer.

L'eau s'invite partout, ruisselle sur les feuilles et les arbres, inonde les jardins et les trottoirs. Des flaques d'eau se sont formées un peu partout comme autant de miroirs déformants. Comme des reflets de nos âmes, de nos peurs, de nos solitudes. La pluie, obstinée, fouette la vitre du salon dans lequel je me suis installé

pour écrire. Les gouttes d'eau glissent inexorablement, vers l'inconnu, vers le néant. Elles semblent engagées dans une course folle, à l'image de nos vies fragiles, courtes, aléatoires.

Devant ce spectacle, les images de ma jeunesse resurgissent et virevoltent dans ma tête, les souvenirs s'enchevêtrent, se cognent aux parois de mon crâne. Je me souviens de la brutalité d'un ciel qui grondait dans les ténèbres et se déchirait, me faisant trembler de tout mon corps d'enfant. Je me rappelle, ma mère était là. Elle me protégeait, me réconfortait, me serrait dans ses bras, me parlait avec des mots choisis ou même inventés pour moi. Et à cet instant précis, le monde pouvait bien s'écrouler et le ciel se fracasser en mille morceaux.

Aujourd'hui, ma mère n'est plus de ce monde, elle est partie en emportant avec elle la part d'enfant qui était en moi. Une pointe de mélancolie me sert le cœur et une larme roule sur ma joue. Les souvenirs de mon enfance, les rires, les chaleureuses réunions familiales, l'insouciance qui guidait mes choix et le beau visage de mes parents me reviennent...

## DÉPART EN VACANCES...

Le radio réveil s'est déclenché à l'heure prévue : 5 heures. Les chiffres bleus percent l'obscurité de la chambre. C'est promis, nous partirons à 6 heures, « à la fraîche ». Les valises, déjà prêtes depuis la veille, jonchent le sol et nous les enjambons pour atteindre la salle de bain. Après un brin de toilette, direction la cuisine où la machine à café dégage un arôme qui envahit rapidement la pièce. Les enfants sont déjà réveillés. Ont-ils vraiment dormi ?

Les tartines maladroitement beurrées et les boissons tièdes sont avalées à toute vitesse. Pas de temps à perdre, pas une minute.

Ma femme écrase un petit bâillement et vérifie pour la énième fois la liste des affaires à ne surtout pas oublier. Le papier qu'elle tient entre ses mains, comme une feuille de route, est à présent entièrement raturé. C'est bon signe.

Dans la lueur de l'aube, toute la famille s'affaire pour partir à l'heure. Un petit vent de panique traverse soudain la maison mais tout va

bien. L'instant d'après, nous sommes dehors. L'atmosphère du jour naissant d'un départ en vacances est si particulière. À moitié endormis, les trois enfants grimpent sans un mot sur la banquette arrière de la voiture comme des ombres évanescentes. Blottis les uns contre les autres, ils savent que la route vers la douceur des vacances sera longue mais le bonheur se lit sur le visage de chacun. Cette sérénité leur confère un côté *petits anges* qui me touche, même si cela ne durera pas. À peine quelques kilomètres parcourus et voilà que le silence règne totalement dans l'habitacle : ma petite tribu est dans les limbes. Dans deux ou trois heures, nous ferons notre première pause pour boire un café ou un chocolat chaud avec des croissants.

Les premiers rayons obliques du soleil viennent caresser nos peaux encore pâles. Le ciel, bleu azur, laisse présager un temps très sec, peut-être caniculaire mais peu importe, rien ne gâchera ce départ en famille. Moi aussi, bien carré dans mon siège, concentré sur la route qui défile, je suis heureux. Un sourire, que personne ne perçoit, se dessine sur mes lèvres. Dans ma tête, l'année qui vient de s'écouler se déroule comme un film en accéléré. Avec quelques arrêts sur images : tel évènement inattendu, telle personne rencontrée, telle décision cruciale qu'il fallait prendre ou pas... Les minutes s'égrènent

*Comme un flocon qui danse...*

au rythme des kilomètres parcourus. Le moment est aux bonnes résolutions, aux promesses qu'on tiendra peut-être, aux erreurs à ne plus commettre.

Nous devrions arriver sur la Côte Basque, sous un soleil de plomb vers treize ou quatorze heures, au moment de la journée où « les lézards rêvent d'être des poissons » comme l'a joliment écrit Laurent Gaudé dans « Le soleil des Scorta ».

Sur l'autoroute, une caravane semble faire du sur-place, les panneaux d'affichages électroniques indiquent la température extérieure, l'heure précise, les consignes de sécurité à respecter...

Aucun doute possible : c'est la route des vacances.



## LA MAGIE DES CHIFFRES

J'ai toujours été impressionné par les chiffres, leur mystère, leur signification profonde dans certaines traditions ésotériques comme la Kabbale. Les chiffres sont partout : les dates importantes, les codes secrets, les superstitions...

« Les nombres sont les éléments de toutes choses » a dit Pythagore.

Certains chiffres donnent le tournis, dépassent la raison et perturbent nos capacités mentales. L'Univers est âgé d'environ 15 milliards d'années

et « gonfle » de plusieurs milliers de kilomètres par jour. Lorsque le Big Bang a eu lieu, la taille de l'Univers était de...  $10^{-33}$  puissance -33 centimètre, soit (êtes-vous bien assis ?) 10 millions de milliards de milliards de fois moins grand qu'un atome !!! Ce minuscule point allait

engendrer les planètes, les océans, les volcans, vous et moi...

Le savoir de la communauté scientifique bute sur le « Mur de Planck » c'est-à-dire sur le moment où l'Univers avait 10 puissance -44 secondes...La tête me tourne ainsi que celle de mon fils, passionné et curieux de tout « quand je serai grand je serai ingénieur ».

Dans la numérologie chinoise, les nombres sont disséqués pour explorer le destin humain. Le pouvoir des nombres est une évidence et ce depuis près de cinq mille ans, précisément depuis 2637 ans avant J.C. Cette date correspondrait au début d'un gigantesque cycle qui s'achèvera en 2020 après J-C. A ce moment là, un autre cycle nous mènera vers l'inconnu.

Dans la Guématria (l'Art numérique dans la Kabbale) les lettres en hébreu ont toutes une valeur numérique que les kabbalistes traduisent ou transforment en significations profondes et précises pour chacun d'entre nous.

Un soir, alors que la nuit remplaçait doucement le jour, un kabbaliste d'une maigreur maléfique, le regard gris rivé au mien m'expliqua d'une voix hypnotique le caractère sacré des chiffres cachés derrière chaque lettre de l'alphabet hébreu.

« Tout est écrit, tu comprends ? ». Ne comprenant pas vraiment, il darda sur moi un regard indulgent et m'impliqua davantage dans sa démarche pédagogique en lissant sa barbe poivre et sel.

– Peux-tu me donner le nom d'un homme célèbre que tu apprécies particulièrement et celui d'une personne que tu abhorres ? me lança-t-il en se raclant la gorge et en se calant dans son siège.

– Beaucoup de gens sont fantastiques et...

– Choisis-en un !

– Je dirais Einstein, voilà un personnage admirable. Albert Einstein, confirmai-je.

Il sortit de sa poche un crayon noir en fin de vie et un petit livre semblable à un parchemin nimbé d'un secret millénaire et se mit à calculer frénétiquement les valeurs de chaque lettre du prénom et du nom du célèbre génie.

– Albert Einstein équivaut à la valeur numérique 1366, finit-il par trancher après quelques minutes.

– Certes ! Et alors ? Osai-je répliquer en écartant les bras.

– Nous sommes tous reliés les uns aux autres et aux événements petits ou grands par des chiffres, dit-il le plus simplement du monde comme s'il évoquait une évidence. Nous allons

calculer ensemble la valeur numérique de « Théorie de la relativité », proposait-il.

Avec « mon aide », il trouva le nombre 1366 également. Puis il tenta de m'expliquer pourquoi la Kabbale nous ouvre les yeux et l'esprit, comment les chiffres pénètrent tous les secrets si nous savons les interpréter : la joie, la peur, le bien, le mal, l'amour, la terreur... Les mots couraient sur ses lèvres et quelques gouttes de sueur perlaient son front.

Il se lança dans la même démonstration lorsque je lui confiai le nom d'un personnage détestable : Oussama Ben Laden. Après des calculs fastidieux, le nom du terroriste possédait une valeur numérique identique à... *Twins Towers*.

Il poursuivit sa « démonstration » avec d'autres exemples tout aussi surprenants, je devais l'admettre.

Mon professeur d'un soir n'était pas peu fier, puis il continua :

– Vois-tu, mon garçon, la science rejoint les textes sacrés même si le chemin emprunté est très différent. Et tous les événements qui auront lieu dans notre Univers sont déjà écrits, dit-il, magnanime.

– Mais... l'Univers a bien un début, n'est-ce pas ?

– Bien entendu et...

– Si vous admettez que l'Univers ait un début, vous acceptez qu'il ait une fin ?

– C'est inéluctable, tout a un début et une fin. Le Big Bang puis le Big Crunch puis à nouveau le Big Bang...comme un ballon qui gonfle et se dégonfle puis regonfle à nouveau...

– Quel est donc le sens de la Création, de l'Humanité si tout doit disparaître ?

– La fin d'une chose est le début d'une autre chose. Un jour tout recommencera et telle une fleur dans une graine, tout se reproduira selon les lois de la physique que nous découvrons...

– Tout recommencera à l'identique ?

– Oui, TOUT !

– Mais...

– Les étoiles, les océans, les montagnes, les glaciers, les êtres vivants...selon des règles mathématiques prodigieuses. Et nous serons là, tous les deux à bavarder comme aujourd'hui dans quelques milliards d'années... qui sait ?

– Le destin...

Il éclata de rire et après un silence, reprit la parole à la manière d'un boxeur retournant au centre du ring après un bref répit.

En écoutant la musique des mots sortir de sa bouche comme les sons d'un instrument de musique, je me demandais où il puisait son calme, son équilibre, sa sérénité. Une flamme

semblait l'irradier, une flamme intérieure que seule la Foi peut expliquer. Les hommes tels que lui évaluent le bonheur, la plénitude et même la vie à la lumière de cette Foi inébranlable. Sont-ils aveuglés par leur éducation, par la peur du néant que comble la religion ou bien sont-ils connectés à une force supérieure ?

Qui peut le savoir ?

Notre discussion métaphysique continua durant des heures alors que quelques oiseaux pépiaient sous ma fenêtre et que la claire lumière du jour naissant s'infiltrait dans la pièce. Comme pour nous signifier le moment de nous dire au revoir. Le moment de baisser le rideau sur une pièce de théâtre jouée par deux personnages surréalistes, par deux ombres cherchant un brin de lumière dans leurs existences bien compliquées.

Qu'y a-t-il de plus précieux, de plus incroyable, de plus mystérieux que le temps ? Que pouvons-nous contre l'écoulement du temps, contre ces minutes et ces heures qui s'égrènent à l'infini ? Comment chasser l'impression que notre temps n'en a plus pour longtemps ? Comment saisir la temporalité des sentiments les plus précieux comme l'amitié ou l'amour ?

Ces questions trottinent dans nos têtes et nous fascinent. Pour ma part, elles habitent mon esprit depuis toujours.

Il paraît que le temps n'existe pas... Pour certains astrophysiciens, il est une illusion qui pourrait un jour s'inverser : nous deviendrions dans un futur (très) lointain de plus en plus jeunes, un château en ruine deviendrait flambant neuf, les effets précèderont les causes...

Aurons-nous des souvenirs de notre futur ?

Dans la vie de tous les jours, la notion de temps diffère selon le contexte : il est incroyablement court en excellente compagnie et insupportablement long en présence d'une personne suffisante qui s'écoute parler ou qui vous décrit ses petits problèmes d'une voix dolente. Ou qui enfonce des portes ouvertes en pensant vous convaincre de ses certitudes...

La perception du temps change également selon l'existence de chacun : flamboyante et riche ou plombée par la routine et l'ennui ; tournée vers les autres ou rétrécie et orientée mesquinement vers son nombril...

Le temps, incontrôlable et insaisissable ne s'arrêtera jamais, c'est sûr. Sauf le dernier jour de notre vie...Le jour d'après. Pardonnez-moi, ce n'est pas très joyeux mais qui n'a jamais pensé au moins une fois dans sa vie à ce fameux jour d'après ? A ce premier jour d'un ailleurs, sans temps, sans espace, sans rien. La terre tourne toujours. Les hommes et les femmes sont en retard et regardent leur montre en pressant le pas ; ils ragent de ne pas posséder exactement ce qu'ils désirent, de ne pas avoir un jardin plus vert que le voisin, de ne pas avoir davantage de temps...oubliant la chance inouïe d'être simplement là pour apprécier la vie, la savourer et la partager.

Même sans nous, le monde continuera de vivre comme si de rien n'était, comme si nous

n'avions jamais existé, comme avant notre naissance, comme du temps où nous...J'arrête...C'est impitoyablement cruel, non ?

Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi : nous commettons tous une erreur profonde, passer trop de temps dans le passé (dans la nostalgie) ou dans le futur (dans l'espérance d'une vie meilleure ou dans l'élaboration d'un scénario improbable). Nous sommes comme le prisonnier se projetant dans l'avenir pour s'échapper de son présent qui est sa prison.

Or, le présent est le seul temps dont nous disposons vraiment car seul le présent existe. Il faut profiter pleinement de chaque fraction de seconde de notre existence, cette goutte d'eau infinitésimale à l'échelle de l'univers.

Pascal a joliment dit : « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »



Mes parents ne se doutent pas un seul instant que j'écoute leurs conversations, pas toutes évidemment. J'entends leurs rires et parfois leurs fous rires. Je comprends aussi leur angoisse face à l'avenir qu'ils ne peuvent totalement maîtriser même s'ils ont l'illusion que ceux qui prennent « leur destin en main » réussiront mieux que les autres. Pas sûr... Je me demande si je ne suis pas à l'origine de cette angoisse perceptible dans leur voix. Je m'interroge sur « ce stress chronique » comme disent leurs amis, les Rozana. Mes parents ont deux enfants. Décider de donner la vie est la plus grande des responsabilités : il faudra protéger son fils ou sa fille d'une société égoïste, dure, impitoyable. Leur transmettre une éducation et des valeurs mais aussi les écouter et chasser leurs démons, les aider à être en accord avec eux-mêmes tout en respectant les autres. Ce n'est pas évident, n'est-ce pas ? En regardant les adultes tourner comme des

toupies autour de leurs projets personnels, je suis perplexe...Mais que sais-je de la vie, me direz-vous ?

Pauvres parents...

Parfois j'entends ma mère pleurer. Oh, discrètement, certes. Mais quand même, cela m'attriste beaucoup (les enfants détestent ressentir la vulnérabilité de leurs parents). Elle dit toujours que cela fait du bien de pleurer. « Les larmes nettoient l'âme » dit-elle. Elle doit briller, son âme, car ses larmes ruissellent souvent sur ses joues. Le mois dernier, ou celui d'avant, je ne sais plus, elle a pleuré mais de rire cette fois. Ou ri en pleurant, peu importe. Elle regardait un film de Charlie Chaplin. Elle est émotive, ma mère. C'est peut-être ça la vie : se poser des questions, ne pas trouver les bonnes réponses, rire, pleurer, se soucier de l'avenir de ses enfants, leur faire confiance mais pas trop, aimer, être joyeux puis triste, résister au pessimisme ambiant et à la peur du lendemain, continuer dignement son chemin malgré les difficultés, malgré les épreuves... Heureusement, un soleil se cache toujours derrière les nuages. Quoi qu'il arrive.

Mon père, lui, ne pleure jamais. Pas à ma connaissance, en tout cas. Pourtant sa sensibilité est énorme ; la mélancolie l'a envahi et semble collée à son âme. Il ne dévoile jamais ce qu'il ressent et cela n'a rien à voir avec une

quelconque force de caractère mais avec la pudeur. Je ne serais pas étonné que mon père s'autorise quelques larmes, à l'abri du regard des autres. Cette pudeur est comme une camisole de force, elle bloque non pas les sentiments mais l'expression des sentiments, leur manifestation. Il a du mal à dire « je t'aime », mon père. Et Dieu sait s'il adore sa petite famille. J'irais même plus loin : il n'arrive pas à être heureux. Il le souhaite, je le sais, je le sens bien, mais il n'y arrive pas. Le bonheur est coincé derrière la porte blindée de son cœur. Cela doit remonter à son enfance, peut-être. Est-il « programmé » pour ne pas être heureux alors que la vie lui sourit sans cesse ? Je n'en sais rien. C'est possible. C'est dommage. Cela dit, j'ai quelques idées pour fendre l'armure. Pour lui transmettre cette joie de vivre. Et aussi une dose d'insouciance, de fantaisie, un peu de légèreté. Pourquoi pas ? N'est-ce pas le rôle d'un fils d'offrir du bonheur à son père, de l'apaiser et de l'aider à sa façon ?

Rester ou partir ? Cette question me taraude depuis quelques jours.

Dois-je continuer à profiter de cette délicieuse protection maternelle, sans me soucier du lendemain ou rentrer vraiment dans la vie parfois un peu glauque et enfin grandir ?

Qui ne s'est jamais posé cette question fondamentale ?

Qui n'a jamais dû choisir entre deux chemins, deux destinations, deux destins ? Cette question s'adresse à tous, sans limite d'âge, cela va sans dire.

« Un jour, les enfants devront voler de leurs propres ailes » a dit ma mère sans le penser.

« Ils devront enfin couper le cordon ombilical » a renchéri mon père d'une voix douce, sans y croire.

Manifestement, ils tentaient de se convaincre en dégustant un bon vin dans le jardin de notre maison, sous un ciel sans lune où scintillaient des étoiles comme autant de petits trous de lumière.

Alors qu'un léger vent se levait, mon père a dit à ma mère, en parlant de moi : « C'est à lui de décider du moment de rentrer dans la vie. Et là, nous serons avec lui. Notre amour le guidera et le portera ».

Mon père a écouté le bruissement des feuilles d'un peuplier puis il a embrassé tendrement ma mère. A cet instant précis, j'ai décidé...Comment vous dire ? J'ai pris la décision de ma vie et je n'exagère pas, vous allez comprendre. Juste avant d'oublier tout ce que j'avais entendu et tout ce que je sais depuis toujours, pour repartir de zéro vers une aventure absolument extraordinaire et totalement inouïe :

Je suis sorti du ventre de ma mère.

*Comme un flocon qui danse...*

Un homme et une femme étaient là : ils pleuraient et riaient en même temps. Une scène que j'avais l'impression de connaître mais je ne saurais dire pourquoi. En fait je ne comprenais rien à ce qui se passait sauf peut-être que cette femme allongée et cet homme planté devant moi ne sachant pas trop quoi faire, les bras ballants, semblaient très fiers et très heureux.

Ça, c'était facile à comprendre.



Nous ne sommes pas ici dans une revue botanique qui étudierait de façon détaillée les végétaux et les arbres en particulier. Et je ne me lancerais pas dans une description minutieuse du rôle des feuilles et de la sève, de leur croissance, de leur reproduction... Je voudrais juste exprimer mon attirance et mon admiration pour les arbres : les pins, les chênes, les palmiers, les abricotiers, les cyprès, les roudres dont les feuilles marcescentes meurent sur les branches... Je ne me lasse jamais d'écouter le bruissement des feuilles d'un peuplier ou de regarder ces grosses racines qui s'enroulent pour l'éternité à des murailles ou des grilles rouillées par le temps. Je rêve de tomber nez à nez avec un séquoia d'un millier d'années ou un baobab dont certains font plus de vingt mètres de circonférence. Selon la croyance malgache, Imbelo, le premier homme de la terre, a sculpté sa compagne dans un baobab.

J'admire la force tranquille d'un arbre, sa posture majestueuse, implacable devant le temps qui passe et les saisons qui défilent devant lui.

Les hommes naissent, vieillissent, meurent dans la misère ou l'orgueil, la mesquinerie ou la générosité. Plantes pérennes, les arbres, eux, vivent plusieurs décennies, voire plusieurs siècles, éternels à nos yeux.

J'aime imaginer que certains poètes, adossés au tronc d'un bel arbre, aient pu puiser un peu de son énergie, se gorger un instant de sa puissance et écrire ainsi des mots d'amour, de paix et de liberté. Communier avec la nature, être en phase avec elle : cela a du sens. Certains diront que le monde est holistique : tout est interdépendant. Chacun dépend de l'autre et est connecté à l'autre. Pourquoi pas ? Cette idée me séduit beaucoup.

Dans un bois proche de mon domicile, je croisais parfois un homme aux cheveux blancs, grand, l'air dégingandé, avec des écouteurs vissés aux oreilles. Didier travaillait pour la mairie (c'était écrit sur son gilet vert). Il entretenait les arbustes, taillait les sapins et les rosiers, ramassait les feuilles mortes en automne. Il devait en connaître un rayon sur les arbres : les différentes espèces, leur provenance, la manière de s'en occuper...

Un jour, alors que les nuages gris et effilés étaient bas dans le ciel, je décidai de l'accoster.

Il me toisa d'un regard bleu océan cerclé de fines lunettes.

Il fût méfiant puis ses yeux s'allumèrent et il me parla des arbres comme d'une famille.

« Quand j'étais enfant, mon père, forestier, me posait des colles » me dit-il avec une lueur de mélancolie dans les yeux.

Il me raconta alors diverses anecdotes et m'expliqua par exemple comment les arbres pouvaient transmettre à leurs feuilles une substance chimique, le tanin, qui les rendait amères et immangeables pour les animaux. Et, pour prévenir du danger les arbres voisins, comment ils dispersaient dans l'air un gaz, l'éthylène.

Une ou deux fois par semaine, nous faisons un bout de chemin ensemble. Un bout de chemin qui nous menait loin sur le plan humain. Le destin avait construit un pont entre nos deux vies tellement différentes. Pendant une ou deux heures, nous cassions les codes de notre environnement social et nous marchions, lui dans son gilet vert de la mairie et moi dans mon costume bleu marine. Puis nous nous séparions. « A la prochaine ! ». Il refixait ses écouteurs sur ses oreilles et moi j'écoutais les messages entassés sur le répondeur de mon téléphone portable. Il montait sur son vélo vert olive et moi dans ma voiture grise. Sa journée se

terminait ainsi, la mienne commençait. Certaines rencontres sont surprenantes.

– As-tu beaucoup voyagé ? lui demandai-je un vendredi, alors que le soleil était à son zénith.

– Beaucoup, oui...pour finalement atterrir dans un bois de la région parisienne, employé d'une mairie. Quand je voyageais, je regardais le monde qui nous entoure de mille façons et je me surprénais à vouloir en faire partie.

Il me prit le bras et sourit.

– Je ne vais pas te raconter ma vie...quoique. Connais-tu le Congo ?

– Je connais certains pays d'Afrique mais pas le Congo, non.

– Au Congo, les arbres et leurs feuilles sont magnifiques. Tiens-toi bien. Un arbre appelé le raphia royal possède des feuilles qui peuvent mesurer jusqu'à...vingt-cinq mètres de long et peser...Dis un chiffre pour voir !

– J'en sais rien, cent kilos, lançai-je au hasard.

– Mille kilos, mon ami, me répondit-il dans un éclat de rire.

– Une tonne ! m'exclamai-je.

– Une simple feuille d'arbre, oui.

– Et les fruits alors, ils pèsent trois tonnes !?

– Pas de fruit pour cet arbre, rien à gauler.

– Depuis que je suis enfant, une question est restée dans un tiroir de mon cerveau et les quelques adultes auxquels je l’ai posée ont finement botté en touche.

– Je t’écoute, me dit-il avec une impatience mal contenue.

– Comment connaît-on l’âge d’un arbre sachant qu’il vit bien avant et bien après un homme ?

– J’ai la réponse mais pas vraiment de mérite car mon père me l’a expliqué avant que la question n’effleure mon esprit.

Il se tourna vers un tronc d’arbre et y posa sa main comme pour se ressourcer. Il laissa passer un silence ; on aurait dit que l’arbre lui soufflait un secret.

– La réponse est dans la coupe du tronc.

– ?

– Dans le tronc de n’importe quel arbre, tu peux compter toi-même les cernes inscrits ; ils correspondent à ses années d’existence.

– Chaque cerne est égal à une année de vie ?

– Exactement. Encore faut-il savoir compter car certains arbres ont deux ou trois mille ans.

Au printemps, sous un ciel bleu pâle et parsemé de quelques nuages blancs, Didier m’annonça qu’il partait. Il quittait la France. « En fait je retourne chez moi : aux quatre coins du monde. Je nagerai dans l’eau limpide de la

Mer Rouge, dans l'Océan Indien, en Méditerranée, dans les rivières, les lacs. Je crapahuterai sur les sentiers, dans les montagnes. Je rencontrerai des gens différents, aux destins improbables, des individus cultivés, qui aiment l'amour, la vie et la nature. Et bien sûr, les arbres ».

Didier était devenu un ami pas comme les autres. C'est dur de quitter un ami. Mais c'est la vie, chacun continue son chemin, son histoire singulière, en quête d'une belle rencontre. L'amitié donne un goût et un éclat rare au quotidien. Un souffle. Une sérénité. Une lumière rassurante. Mais l'amitié est si rare, n'est-ce pas ?

Il m'offrit un petit texte que je vous offre à mon tour :

*« Le vieil arbre est penché près du chemin ancien,  
Plus de fleurs à ses branches, des herbes à son pied.  
Les passants n'ont pas vu l'arbre dans sa jeunesse,  
Mais l'arbre les a vus tous vieillir peu à peu. ».*

Hsu Ning

Une ville assourdie par la neige.  
Une atmosphère étrange.

La météo de la veille avait prévu des chutes de neige un peu partout en France. Ce matin, les jardins, les rues, les toits, les voitures...le pays tout entier est recouvert d'un manteau neigeux. Tout est blanc et calme dans une lumière nacrée. Des flocons semblent danser dans l'air. Certains s'unissent en plein vol comme des amoureux voulant lier leur destin jusqu'au bout ; d'autres abandonnent la course en chemin et se volatilisent aussitôt.

Regarder la neige tomber est extraordinairement apaisant. Mon esprit ressemble alors à ce flocon qui virevolte devant mon nez : léger, pur et déjà ailleurs...

Les adultes imaginent mille scénarios pour échapper à la galère des routes enneigées, des trains bloqués, des chaussées glissantes alors que la joie des enfants est entière et éclatante.

Depuis toujours, dans n'importe quel endroit de la planète, la neige subjugué les gamins et les rend heureux. Le rire d'un enfant, recevant et lançant une boule de neige, est spontané et naturel, comme une musique harmonieuse, un sentiment universel. Aux pieds des maisons, sur les trottoirs, sur le chemin de l'école, des petits bonhommes de neige prennent forme, une pipe dans la bouche, un bonnet sur la tête, une carotte à la place du nez. C'est ainsi depuis toujours. Et c'est bien.

Ma femme me rejoint devant la fenêtre et glisse sa main dans la mienne, sans un mot. Sa peau exhale un parfum légèrement sucré. Nous restons là, muets, devant le spectacle offert par la nature.

Nous embrassons du regard ce beau paysage ; la blancheur et la pureté de la neige me font penser à la phrase d'Arthur Rimbaud :

*« Rien que du blanc à songer ».*

Debout, face à la mer, l'émotion m'envahit à chaque fois. Calme et lisse comme la peau d'une belle femme ou sauvage comme la liberté, elle nargue et snobe les hommes restés sur la terre ferme. Au large, son âme est intacte, elle renferme en elle un autre monde : des coraux, des créatures inouïes, des couleurs merveilleuses, des falaises sous-marines, un univers inconnu...

Du matin naissant au crépuscule, elle frémit telle une amoureuse sous le regard du ciel qui la couvre de ses lumières les plus belles. En se couchant, le soleil la revêtira d'un voile doré et la caressera en lui murmurant je ne sais quelles petites confidences. Mes yeux flottent sur la cime des vagues qui faiblissent peu à peu. Pourquoi suis-je ainsi attiré par la mer, sa musique, son odeur, sa puissance, son immensité, son souffle infini ?

L'air iodé m'effleure le visage et semble transporter des mots d'amours, des poèmes, des chansons comme celle de Charles Trénet :

« *La mer*  
*Qu'on voit danser le long des golfs clairs*  
*A des reflets d'argent*  
*La mer*  
*Des reflets changeants*  
*Sous la pluie... »*

La mer est comme le miroir de notre être, nous comprenons soudain certaines choses, des sentiments surgissent, l'amertume parfois, la nostalgie et la joie souvent. Une certaine sérénité, toujours.

Lorsque la mer se déchaîne, qu'elle laisse éclater sa colère, nous n'avons rien à redire. Nous regardons juste la houle manifester sa puissance, les vagues géantes se fracasser dans un bouillon blanc contre les rochers qui subissent ce déferlement sans broncher. La mer tient la terre en équilibre.

Demain, le marin hissera son foc et s'en ira dans les océans. Libre et heureux ou esseulé et triste, il partira en mer comme on plonge dans les abysses, les yeux à l'horizon, les goélands tout proches. La nuit, le phare, guide insolite, le ramènera à terre la tête pleine de nouveaux récits, de nouvelles images à transmettre ou à méditer. Et l'obsession qui le taraude : retrouver la mer et sa douce complicité.

Promis, juré, un jour je demanderai à la serveuse ou au serveur d'un restaurant : « un fromage s'il vous plaît ». Ne serait-ce que pour essayer, une fois dans ma vie, alors que tout en moi appelle à la douceur de mets sucrés.

Pour le shabbat et les fêtes juives, ma mère préparait des gâteaux, minuscules mais succulents. L'odeur se répandait dans la maison : amandes grillées, noix de coco, chocolat fondu, cannelle, vanille...

J'ai une âme d'enfant, paraît-il. Et un rêve aussi : raconter des histoires, des histoires d'amours impossibles, des histoires à peine croyables avec des personnages magnifiques que j'aurais tellement aimés rencontrer. Des belles personnes, sorties de mon esprit, de mon imagination, de mes rêves.

J'ai un palais sucré, c'est un euphémisme de le dire. Et j'ai toujours opté pour le gâteau au moment du dessert, évidemment. Mais je peux

comprendre ceux qui préfèrent le fromage...si, vraiment !

Ce choix, pour moi, en réalité, est simple mais d'autres peuvent être cornéliens. Un souvenir me revient : une scène d'un film de Sergio Leone « Il était une fois en Amérique » avec Robert De Niro, l'histoire de cinq amis d'enfance qui deviennent gangsters au temps de la prohibition. Le plus jeune, alors adolescent, le visage tavelé, attend son tour devant la porte d'une prostituée. Il a amené avec lui un gâteau, « une polonaise ». Il le regarde sans cesse mais ne peut le manger car c'est sa « monnaie d'échange ». Puis il décide d'ôter la cerise rouge qui trône sur la crème. Personne ne saura. Il la déguste lentement, la savoure, la délecte. Cinq minutes plus tard, n'y tenant plus, il grignote le pourtour du gâteau qui diminue à vue d'œil alors que le plaisir l'envahit.

A l'instant où la « fille » vient le chercher, il déglutit et reste immobile quelques secondes, le regard concupiscent. Le dilemme est horrible mais il doit prendre une décision : il finit d'engloutir la pâtisserie et dégringole les escaliers à toute vitesse. Dehors, il continue de se régaler en léchant les dernières miettes sur le papier d'emballage. Il est heureux, c'est sûr !

Et rit à gorge déployée.

*Comme un flocon qui danse...*

Moi aussi, j'ai bien ri en regardant la scène. Je suis allé me chercher... un gâteau recouvert de noisettes croustillantes et fourré d'une mousse onctueuse, hum...

J'ai alors murmuré la phrase d'Alfred Hitchcock :

*« Un film n'est pas une tranche de vie mais une tranche de gâteau ».*



J'étais en compagnie d'une personne âgée, assis confortablement sur un canapé accolé à un grand mur blanc sur lequel était accrochée une tapisserie indienne, brodée à la main. Elle représentait une mère et sa fille autour d'une grosse table en bois. Elles écossaient des petits pois et toute la complicité du monde se devinait dans leur regard.

La vieille dame, à quelques jours de ses quatre-vingt-trois ans, me servit un verre de rhum à la vanille. C'était le début de l'hiver, la lumière cuivrée s'emparait de la maison et quelques flammes dansaient dans l'âtre de la cheminée. Elle sortit un mouchoir blanc de sa poche et essuya son front où perlait une légère sueur. Les stigmates de la vie marquaient son visage mais ses yeux bleus étaient éclatants de vitalité, tout comme son esprit, resté jeune et vif.

– Quel est votre secret pour rester toujours curieuse de tout ? demandai-je avec une pointe d'admiration dans la voix.

– Chacun a son secret, tu sais. Moi, j'en ai plusieurs : la curiosité comme tu dis mais aussi l'humour, la joie de vivre, l'amour des plaisirs simples et la conscience des choses, me répondit-elle droit dans les yeux.

– La conscience des...

– Avec l'expérience, on sait la valeur de tout, y compris des choses les plus anodines comme respirer, sourire, apprécier un moment qui passera trop vite. Le plus important est de ne jamais se prendre au sérieux. Ce serait absurde. Bien sûr, la vie n'est pas un fleuve tranquille, nous vivons des hauts et des bas. J'ai traversé des épreuves aussi et j'ai connu des chagrins épuisants...

Elle attrapa un verre d'eau qu'elle porta à sa bouche, puis croisa ses mains diaphanes avant de reprendre :

– Il est essentiel de vivre intensément, surtout lorsqu'on est comme moi, aux portes du paradis.

Un silence s'installa. Puis elle s'éclaircit la gorge, sourit et continua.

– N'ayons pas peur des mots, la mort fait partie de la vie. Elle représente la fin d'un

cycle...ou son début, je ne sais pas. En tout cas, je crois aux forces de l'esprit, à un « ailleurs ».

– Etes-vous croyante ? osai-je demander.

– Jeune, je l'ai été, sous l'influence religieuse de mes parents. Mais je voulais comprendre. Et je ne comprenais pas. Je voulais être libre de mes pensées et en accord avec moi-même. Ce qui est écrit dans les livres, je n'y crois plus vraiment, tu comprends.

– Mais la religion permet de résister au malheur, de donner un sens à sa...

– Elle est aussi et surtout un danger pour ceux qui préfèrent déléguer leur destin au ciel, à un ange, à un dieu. Alors que nous devons agir en conscience et prendre nos responsabilités, le contraire de « si je fais ceci je serai protégé, si je ne fais pas cela je serai jugé et puni ». Nous devons faire des choix, agir et ETRE. Simplement ETRE. Les hommes détestent ne pas savoir, alors ils décrètent des « vérités » avec un grand V comme vanité, le mal qui ronge le monde. J'ai même entendu une personne m'expliquer le plus simplement du monde que si Dieu n'était pas intervenu pour sauver le peuple juif des chambres à gaz, c'est à cause des juifs eux-mêmes qui s'égarèrent de la religion. Ce jour là, la colère a brisé ma voix.

– Mais dans l'au-delà...

– Quelqu'un est-il revenu pour nous raconter ? Personne ne sait. Et personne ne

saura jamais. Tant mieux. C'est pour cela que la vie est belle, précieuse, étrange. Parce que nous ne savons pas. Rien. Ou si peu. L'Univers devait être bien triste sans les hommes. Personne pour l'admirer et le penser, pendant des milliards d'années.

– Un « après la vie » auquel vous croyez quand même, n'est-ce pas ?

– Oui, mais la vérité n'est pas écrite dans des livres. C'est trop facile, et puis quoi encore ?

Je crois à autre chose mais je ne sais pas quoi... A quatre-vingt-trois ans, il me reste beaucoup à apprendre mais je sais une chose : personne ne doit s'autoriser à dire pourquoi nous sommes sur cette terre et quelle est notre destinée commune. Nous économiserions beaucoup de vies et de destins terriblement brisés.

– Et vous avez eu la force de vous opposer à votre famille, à votre milieu pratiquant ?

Elle leva les yeux en l'air comme pour fureter des souvenirs dans sa tête puis d'un ton apaisé reprit :

– Sartre a dit « il faut une vie pour se remettre de son éducation ». Disons qu'il m'aura fallu une demi-vie, un petit exploit personnel. Longtemps, j'ai préféré me taire pour ne pas blesser ceux que j'aimais car ils pensaient avoir raison. Mais aujourd'hui la tolérance a effacé les blessures entre nous.

Nous nous aimons pour ce que nous sommes et c'est énorme.

– J'admire votre force de caractère, vous savez ?

– Merci à toi. Peut-être qu'un jour tu écriras quelques mots sur notre échange ?

– Pourquoi pas ?

– Tu ne diras pas qui je suis pour toi, d'accord ?

– D'accord.

– Tu donneras un conseil à tes lecteurs de ma part : rester soi-même, honnête, authentique. Dans la vie, rien n'est jamais gagné ni perdu. Le temps passe trop vite mais il ne faut pas trop y penser afin de consacrer toute son énergie à vivre, aimer ses proches et le leur dire. Et s'ouvrir aux gens, aux autres cultures, aux autres façons de penser. Ne pas rester arc-bouté dans ses certitudes. Quant à toi, garde le cap sur ton horizon bordé de valeurs, elles sont belles. Sois en accord avec toi-même car tu peux réussir ta vie et réussir dans la vie, l'un n'empêche pas l'autre, tu le sais. Ne lâche rien. Jamais.

– Je ferai tout pour cela, c'est promis.

– Et sois heureux. Le bonheur se cultive tous les jours, à chaque instant.

– Le bonheur est-il seulement possible ? dis-je dans un soupir.

– Le bonheur, ce n'est pas la perfection, l'absence totale d'accidents, de manque, de

souffrance. Au contraire, le bonheur réside dans la capacité de chacun à intégrer tout cela dans son existence. Le bon et le moins bon.

– Vous êtes si optimiste, vous croyez en l’Humanité...

– J’aime l’Humanité et je déteste la bêtise, la violence, la folie des hommes. Il m’arrive aussi d’être découragée, pessimiste, oui, parfois. Mais tout sentiment porte en lui son contraire, heureusement. A chacun de nous de faire pencher notre vie du bon côté.

– Chaque sentiment porte en lui son contraire...répétai-je doucement en approuvant d’un signe de la tête.

Nous continuâmes ainsi à parler. A bâtons rompus. De sa jeunesse à Prague, ses voyages en Inde et en Mer de Chine, son mari disparu l’an passé, ses enfants et petits-enfants, l’association humanitaire qu’elle dirigea pendant quinze ans, la générosité des gens pauvres qui possèdent la richesse du cœur, les pirouettes du destin, les formidables personnes rencontrées en presque un siècle...

J’apppris énormément ce jour là et je compris enfin le sens de certains mots comme sagesse, humilité, intelligence, honnêteté, courage, générosité...

*Comme un flocon qui danse...*

– Merci. De tout mon cœur, merci pour ces paroles qui resteront dans ma mémoire, lui dis-je après un long silence et alors que le bois, léché par le feu, crépitait toujours dans la cheminée.

Ce jour là, cette dame, d'une grande beauté intérieure, était à trois semaines des portes du paradis.



Je suis un papillon. Je vais me confier à vous car je sais que les hommes, les femmes et les enfants aiment les papillons. Je comprends votre admiration pour nos belles couleurs, notre légèreté, notre fragilité aussi.

Vous avez inventé cette surprenante expression, *l'effet papillon*. J'ai du mal à imaginer qu'un simple battement de mes petites ailes peut provoquer une tornade je ne sais où. Mais bon, si vous le dites !

Connaissez-vous le nombre d'espèces de papillons qui vivent dans notre monde ? Je vais vous le dire : 165 000 espèces dont 17 000 papillons diurnes, les rhopalocères. Les papillons nocturnes sont des hétérocères. Je suis un délicat papillon, appartenant à la famille *Petit Argus*.

Ma principale occupation consiste à virevolter entre les fleurs qui sont aussi belles que moi. Nous aimons le nectar des fleurs, le soleil, la vie. Nous sommes la nature même. Les

mâles de mon espèce ont les ailes bleu violacé. La nature m'a gâté, j'en suis conscient ; je ne passe pas mon temps à me plaindre, moi. Vous me fascinez, vous les humains. Vous admirez la nature et vous la détruisez, vous aimez les animaux et vous déstructurez leur environnement, vous appréciez notre compagnie et vous nous chassez, vous adorez la vie et vous éradiquez la biodiversité. Vous êtes compliqués à la fin ! Je dirais même : épuisants. J'en parlais encore ce matin à un ami de la famille des *Proserpine*, magnifique papillon qui se reconnaît facilement par ses couleurs : une mosaïque de jaune crème, de noir et de rouge vif. Un autre de mes compagnons nous a rejoints, un *Argus frêle*. Il est minuscule avec des ailes d'un brun fuligineux. Nous disions, alors que le soleil encore pâle nous caressait les ailes, que vous représentez la seule espèce qui détruisez le monde dans lequel vous vivez. La terre, les arbres, l'air, la mer, les rivières, tout est exploitable et exploité, tout est prétexte à gagner de l'argent quelques soient les conséquences pour votre santé et celle de vos enfants. Vous perdez la tête !

Autre particularité décevante chez vous : vous êtes les seuls animaux, avec les rats, qui s'entretuent entre eux. C'est fou quand même ! Pourtant vous êtes incroyablement intelligents. Capables du meilleur comme du pire.

Cette phrase n'est pas de moi, je l'ai entendue à la télévision alors que j'étais posé tranquillement sur un rideau mauve, dans une maison du sud de la France, à Cassis... J'allais respirer un peu et reprendre mon plaidoyer mais je n'en fis rien. La silhouette frêle d'une jolie femme, aux cheveux noirs de jais qui cascadaient sur ses épaules, avait fortement attiré mon attention. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je décidai de me poser, d'un battement d'ailes, sur une de ses mains aux doigts effilés. Un atterrissage en douceur. Elle était ravissante. La lumière du jour l'irisait. A peine m'étais-je posé sur sa peau qu'elle tourna son visage vers moi ; elle me considéra un instant avant de me sourire comme si nous nous connaissions. Une très belle femme : la peau laiteuse, les yeux verts ourlés de longs cils, un port de tête altier, un corps...comment le décrire ? Imaginez la courbure, la volupté d'une...

J'ouvre les yeux qui font aussitôt un mouvement circulaire pour vérifier où je suis : dans ma chambre, allongé sur mon lit. Le soleil s'infiltré à travers les interstices des volets...mes paupières sont lourdes...

Mais quelle heure est-il ? 7h55. J'écrase un bâillement puis je comprends. Un sourire envahit mon visage et j'éclate de rire. J'ai rêvé. J'étais un papillon. J'ai rêvé que j'étais un papillon diurne. C'est trop drôle...un papillon,

tout fragile, faisant la morale aux êtres humains qui maltraitent la « planète bleue »...Je ris encore et je pense immédiatement à la fable de Tchouang-Tseu :

*« Tchouang-Tseu rêva qu'il était un papillon puis au réveil, il se demanda s'il n'était pas un papillon rêvant qu'il était un homme ».*

C'est curieux les rêves, non ? Nous ne sommes ni morts ni vivants, mais ailleurs. Dans un monde protégé derrière les paupières, dans un autre espace-temps avec des codes bien étranges. Comme si une pluie imaginaire avait rincé la réalité.

Qui n'a jamais raconté, un jour, son rêve à un proche ? Un rêve qui vous a retourné, interpellé. Ou un rêve prémonitoire, comme si l'esprit avait jeté un œil dans le futur, vite fait bien fait. Ni vu ni connu.

J'aime beaucoup l'histoire véridique de la « Divine Comédie » composée par le poète italien Dante. Errant d'une ville à l'autre de l'Italie, Dante consacra toute son énergie à écrire l'œuvre de sa vie, alors qu'il mourut l'année de ses 56 ans en 1321. Il laissa à ses enfants Jacopo et Piéro la somme de ses connaissances, soit quinze mille Vers. Huit mois après la mort de Dante, son fils Jacopo vit, à travers un songe, son père lui révélant

qu'il avait bien terminé son œuvre mais que les treize chants manquants se trouvaient dans l'interstice d'un mur de sa chambre. Jacopo se réveilla en sursaut et alla vérifier « la révélation ». Le fils de Dante pénétra dans la chambre où avait vécu l'écrivain et à l'emplacement exact indiqué dans le rêve, il découvrit une liasse de feuillets verdis par l'humidité. Les treize chants furent retrouvés et l'œuvre de la « Divine Comédie » fut ainsi complétée.

Lorsque que la nuit a remplacé le jour depuis un certain temps et que le sommeil ne vient pas, j'aime méditer, réfléchir autrement. La nuit, tout est différent. Les gens, les bruits, les sentiments, notre perception des choses...

La nuit libère notre imaginaire. Les idées fusent, deviennent géniales, des solutions naissent. « Comment n'y ai-je pas pensé avant ? ». La quiétude revient. Le corps se calme. Le silence nous apaise.

Mais parfois, la nuit joue de mauvais tours. Les pensées se déforment, prennent des proportions incroyables. Les choses empirent, les évidences du jour s'envolent, les certitudes s'effondrent...

Mon regard s'attarde dans chaque coin de la chambre, se pose dans l'embrasure de la porte

comme si un étranger était là. Un bruit m'intrigue. Je me lève pour vérifier sa provenance. « Ce n'est rien, tu vois bien ».

Les idées, certaines nuits, sont insensées. Le cerveau s'affole et invente des situations improbables, des dialogues surréalistes, des projets fous.

Elle est comme ça la nuit : excellente conseillère un jour, terrifiante et insidieuse le lendemain.

Je pense à ceux qui se rencontrent la nuit : dans un bar, un restaurant, un hall d'hôtel... Des solitudes se croisent, s'attirent parfois. Des amours naissent pour s'évaporer à l'aube, laissant derrière eux des draps et des cœurs froissés...

Pour trouver le sommeil je peux aller au salon regarder la télévision. Cela vous arrive-t-il aussi ?

Je m'engonce alors dans un canapé qui m'engloutit entièrement. Je m'empare aussitôt de la télécommande comme d'une arme absolue. Puis, frénétiquement, je zappe. Je tombe sur une rediffusion, une émission « sérieuse » avec des invités « sérieux » : des « spécialistes », des « experts », des gens qui « savent », arc-boutés dans leurs connaissances. Comme c'est curieux d'accueillir la tête grise de

ces individus surgis de nulle part dans mon salon, en pleine nuit !

Si la vanité étouffait, certains seraient en réanimation tous les soirs. Nous écoutons ces gens parler, prédire ceci ou cela, oubliant que tous les évènements importants, ceux qui ont changé le cours de l'Histoire, n'ont jamais été prévus par quiconque. Personne n'a anticipé la montée de l'hitlérisme, la Shoa, l'effondrement du bloc de l'Est, ou plus récemment les attentats du 11 septembre, les révoltes arabes via Facebook et Internet. De même dans nos vies, l'imprévisible domine toujours notre destinée.

Alors, je prends ma télécommande avec la lenteur d'un opiomane (le poison cathodique a commencé ses effets) et d'une pression du pouce, je coupe la chique à ces gens qui pérorent du haut de leurs certitudes.

Et je retourne à mes rêves.

C'est une saison particulière, l'automne. Entre l'été qui nous abandonne déjà et les morsures de l'hiver que nous redoutons toujours. Nous fouillons dans nos armoires à la recherche de vêtements plus chauds, un pull dont nous avons oublié l'existence, une écharpe aux couleurs chaudes... La lumière du jour est moins irisée, les feuilles mordorées crissent sous nos pas ; nous irons aux champignons dimanche ou nous achèterons des marrons chauds... Les rayons du soleil sont comme un sursaut, ils brillent de moins en moins alors que nous avons tant besoin d'eux, de leur lumière, de leur chaleur, comme d'une protection physique et mentale. Mais l'automne, avec les feuilles ocre quittant les arbres pour couvrir le sol, ce n'est pas encore l'hiver.

Je médite Jorge Sand : « L'automne est un andante mélancolique et gracieux qui prépare admirablement le solennel adagio de l'hiver. »

En automne, je marche sans véritable but dans la forêt jonchée de feuilles jaunes et rousses, entre les arbres nus et sous un ciel indigo.

Mon esprit, libéré, retourne dans le passé mélancolique puis se projette dans le futur pour imaginer des projets et finalement s'arrête dans le présent. Nous devrions tous apprendre à vivre au présent.

Citons cette très belle phrase d'André Gide :

*« C'est dans l'éternité que, dès à présent, il faut vivre. Et c'est dès à présent qu'il faut vivre dans l'éternité. Qu'importe la vie éternelle, sans la conscience à chaque instant de cette durée ».*

C'est immuable : accompagner un ami ou un proche à la gare provoque un sentiment curieux, une nostalgie, parfois une certaine tristesse. Je pourrais, comme beaucoup de personnes, comme vous peut-être, ne plus me plier à ce rituel pour éviter cette atmosphère particulière, pour ne plus avoir à prononcer « allez, au revoir, bon voyage. Et n'oublie pas d'embrasser... ». Pour éviter la dernière accolade, le crissement du train qui part, le dernier signe de la main avant que les wagons ne se perdent dans la brume du jour naissant. Lorsque le train disparaît dans l'enchevêtrement des rails, on reste sur le quai encore quelques instants, au milieu d'une foule venue elle aussi dire « au revoir, bon voyage... ». Certains sortent un mouchoir pour essuyer une larme trop longtemps contenue, d'autres jettent un œil sur la grande pendule qui surplombe le quai, à la recherche d'un repère tangible. De jeunes gens repartent le cœur en bandoulière ou les yeux

plein de regrets. On se sent un peu perdu, un peu seul, un peu vidé. Je dirais même : angoissé. Surtout le dimanche, je ne sais pas pourquoi.

Oh bien sûr, cela ne dure que quelques minutes. Il faut récupérer sa voiture garée dans les entrailles de la gare, s'engouffrer dans le vacarme des embouteillages... Reprendre la vie quoi !

Mais quand même...

Accompagner un proche à la gare marque la fin d'un séjour ou d'une relation, le dernier instant de moments précieux passés ensemble et qui vont rejoindre le tiroir des souvenirs de notre cerveau...

Sur le quai d'une gare, des vies basculent, des amours secrets se tissent, des histoires se terminent dans l'amertume ou la frustration ... L'homme d'affaires croise le mendiant, le regard du dealer rencontre celui du flic, l'amant pose un baiser discret sur des lèvres interdites...

Des drames se trament.

C'est peut-être pour cela qu'une gare est si triste : lieu évident où nous ne sommes que de passage ...

Comme dans la vie, finalement.

Bien carrés dans nos sièges de la voiture, nous partons chez Jocelyne et Aimé pour passer le premier soir de la fête juive de Pessah, en famille.

La voiture fend l'air comme on file vers ses racines et ses valeurs, vers des souvenirs et des goûts de l'enfance, vers cette imperceptible sensation de repère intemporel, la tête emplie de bonne humeur et de nostalgie. Des images virevoltent dans ma tête : l'effervescence des jours de fêtes, ma mère préparant le repas à l'aube ; mon père revenant du marché, les bras chargés de sacs remplis de beaux fruits, puis dressant énergiquement la table... Je me souviens de la fierté de mes parents, le soir, entourés de leurs enfants, leurs invités les plus précieux.

Ce sont les éclats de rire qui nous attendent, la joie libérée et partagée par tous. Les enfants dévalent les escaliers ; nous avons tous une âme d'enfant comme une petite flamme qui crépite au fond de nous. Les femmes se complimentent

sur l'élégance de leur tenue : « le rouge te va si bien », « j'adore ta coiffure », « magnifique ta robe », « sacrée Georgia »...les regards glissent les uns sur les autres, on rit, on se parle, on s'écoute...

Il ne manque que quelques volutes de fumée et le cinéaste Claude Sautet pour filmer la scène, caméra à l'épaule.

Nous passons à table. Et quelle table ! Comment est-ce possible de rassembler un clan qui grossit ainsi ? Et pourtant...

Après une lecture qui célèbre la sortie des Hébreux d'Égypte, les mets arrivent comme autant de surprises, de saveurs, comme des madeleines de Proust...Les conversations naissent dans le brouhaha, des souvenirs entrecoupés de rires, de bruit, entre deux gorgées, deux assiettes qui se vident et se remplissent à nouveau. Un désordre volontaire, savoureux, réconfortant.

Notre famille est composée de dix frères et sœurs, une petite famille dirons-nous.

Chacun a tracé son chemin, construit sa vie, géré ses contradictions et ses certitudes, forgé son caractère, affiné ses opinions...Mais l'esprit de famille va au-delà de tout cela et se nourrit de nos différences, de nos rires, de notre histoire commune et singulière.

Certaines soirées passent comme des étoiles filantes, furtives, comme un claquement de doigts.

La nuit a remplacé le jour depuis quelques heures lorsque nous grimpons dans la voiture pour rentrer chez nous. Le silence règne, le calme après l'ambiance festive, la sérénité après ce besoin de retrouvailles.

Seules les étoiles scintillent dans le ciel comme des petits cailloux de lumière qui éclairent notre route jusqu'à notre maison de campagne. Un sourire se dessine sur mes lèvres en pensant à certains moments de la soirée comme des bandes annonces ou des extraits d'un film de cinéma 1<sup>er</sup> au box office :

Les SAS.

Je dépose ma petite tribu et je vais me garer. En rentrant à pieds, je m'aperçois que les étoiles sont toujours dans le ciel mais deux d'entre elles brillent plus que les autres...

Le lendemain, j'ai enfilé un pantalon en velours côtelé et un gros pull en laine. Après un petit-déjeuner copieux, j'ai quitté la maison, pleine de gros meubles un peu austères mais authentiques et rassurants, pour une grande balade.

A part les brindilles qui crissent sous mes pas et le léger bruissement des feuilles, le silence semble avoir avalé les bruits, tous les bruits. De longs roseaux se dressent autour d'un étang, tels des gardiens d'un temple. Quelques oiseaux frétilent ici ou là. Dans un étrange calme. A mes pieds, le lierre s'est enroulé autour de grosses pierres inertes. J'en saisis une dans mes mains comme si elle allait me confier des secrets millénaires. Je la regarde un long moment puis je la repose là, en paix, loin des paroles inutiles et près d'un merle qui semble me fixer dans les yeux et me défier.

Cette promenade me fait du bien, je marche dans un décor poétique, je lève mes yeux vers ce ciel profond et apaisant, je respire enfin et je me surprends à siffloter pour répondre au gazouillement des oiseaux.

Mes doigts attrapent un biscuit resté au fond de ma poche ; je le porte à ma bouche et le mange subrepticement en m'asseyant sur un banc accolé à un chêne.

L'autre soir, un ami tibétain m'a dit : « Tu as besoin de repos. Depuis quelques semaines tes yeux sont devenus des fentes, telles des lames de rasoir prêtes à tailler dans le vif. Où est donc passé ton regard aux reflets moirés ? Et ta patience légendaire ? ».

C'est vrai, je deviens agressif, méfiant, calculateur, égoïste.

*Comme un flocon qui danse...*

L'égoïsme... Connaissez-vous ce petit proverbe chinois ?

*« Un égoïste est quelqu'un qui ne pense pas à moi. ».*

Ma femme. Elle m'a accompagné sur les chemins heureux ou difficiles de l'existence ; elle m'a stabilisé, équilibré, valorisé, aimé. Nous avons trois enfants. Le bonheur est parfois si éblouissant qu'on ne le voit pas. Ou si tard. Parfois, au crépuscule de sa vie, n'est-ce pas ?

Le calme est impressionnant ; je m'amuse en criant « hée hoooo çaa vaaa ouiii !! ». J'écoute mon écho. Les mots ricochent sur les arbres, sur l'étang recouvert de nénuphars, sur des murs invisibles. Je suis tranquille, détendu, loin des bruits du monde. Je m'autorise un rire : spontané, naturel, libérateur. Les oiseaux me prennent peut-être pour un de ces fous venant de la grande ville...

Je ne suis pas fou.

Je suis libre.

Je suis bien.

*Rallume la lumière qui est en toi... Crois en tes rêves et à ta bonne étoile, me souffle une petite voix intérieure.*

Je repense à la soirée familiale d'hier soir et à tant d'autres, le regard et le sourire un peu nostalgiques.



## UNE RENCONTRE MAGNIFIQUE

J'y pense depuis des semaines, depuis des mois. Ce premier moment incroyable, ce premier regard, ce premier baiser. La prendre dans mes bras. Je m'y suis tant préparé, si vous saviez ! Comme jamais.

D'abord c'est l'imaginaire qui travaille et me travaille ; puis comme un scénariste, j'imagine les différentes étapes. Je me suis construit un storyboard dans ma tête en effervescence et dans mon cœur qui bat la chamade. Je sais que rien ne sera plus comme avant ; une vie en équilibre fragile que le destin fait basculer...du bon côté.

Quel genre d'homme vais-je devenir ? Quel chemin prendra ma vie ? Quels seront mes choix pour elle ? Serai-je à la hauteur ?

J'ai du mal à trouver les mots justes, ceux qui attrapent et expriment les sentiments sans les enfermer dans des définitions trop étroites.

Et puis, comme tout, le moment arrive. Je me lève à l'aube, j'avale un café noir et j'enfile un jeans et un pull bleu roi à col V. Je vérifie mon portable, une fois, deux fois. Aucun message, le rendez-vous tient toujours. Je patiente encore dans l'alcôve de mon appartement en égrenant les minutes et les pensées. Et puis je mets une veste en lin, un vêtement porte bonheur pour les occasions rares. Il est huit heures, je sors enfin. Dehors, le ciel lavé par un orage de la veille est bleu et le soleil brille déjà avec ses rayons ruisselant sur les immeubles alentour.

Un motard pressé me regarde furtivement en relevant le col de son blouson d'un rouge criard. Un léger vent miaule et transforme les feuilles des arbres en ombres dansantes, peignant un ballet artistique sur mon passage. La nature elle-même participe-t-elle à mon bonheur ?

Une vingtaine de minutes à pied me sépare de mon incroyable rendez-vous, comme un pont entre deux mondes, une passerelle entre deux existences.

En marchant, je pense encore à elle : comment seront ses yeux, sa peau, ses doigts ? Arriverai-je à contrôler ma joie, mon émotion, ma sensibilité ?

Et tant d'autres questions qui me taraudent.

*Comme un flocon qui danse...*

J'arrive et je monte au deuxième étage d'un bâtiment blanc comme la pureté. Une femme d'une quarantaine d'années, les cheveux ondulés, souriante, me conduit auprès d'elle. Dès que je la vois, je souris et je sens son regard éclairer mon être. Je la prends dans mes bras et l'instant est irréel.

Une infirmière murmure : « Elle pèse trois kilos, un beau bébé, félicitations monsieur ! ».

Je suis l'heureux papa d'une adorable petite fille.



POURQUOI NE PAS ÉCRIRE  
UN ROMAN D'AMOUR... ?

Un rai de lumière illumine les statues de l'allée principale du jardin du Luxembourg alors que l'après-midi touche à sa fin. Le ciel est clair et les rayons du soleil caressent encore les feuilles des frênes et des arbustes autour des bassins dont l'eau scintille. Tout est reposant. Les couleurs, les oiseaux, les papillons jaune citron, violets ou bleu pâle. Même les parisiens si nerveux d'habitude sont calmes et de bonne humeur avec un sourire dessiné sur leurs lèvres. Cet écrin de verdure, ce havre de paix superbement fleuri et entretenu par soixante-dix-huit jardiniers paraît surréaliste en plein cœur de Paris. On s'imagine marcher dans les pas de promeneurs célèbres comme Victor Hugo ou Maupassant qui aimaient flâner ici. En été, une centaine de milliers de visiteurs viennent tous les jours s'y promener. C'est aussi le paradis des enfants avec jeux, manèges, kiosques à jouets et bonbons aux multiples

saveurs. Napoléon voulait dédier le jardin du Luxembourg au « plaisir de l'enfance ».

Avec Myriam, nous venions souvent arpenter les petits chemins, laisser vagabonder nos esprits et nous asseoir sur les chaises vertes en fer forgé. Myriam a trente deux ans et moi trente neuf. Elle est née à Toulouse, la ville rose ; elle s'est installée à Paris l'année dernière pour poursuivre une carrière difficile mais passionnante de directrice du « Central costume » à l'Opéra Garnier. En ce mois d'avril 2010, notre vie ressemblait à un conte de fées : nous n'arrivions plus à nous quitter depuis qu'une lueur de tendresse réciproque était apparue dans nos yeux lors de notre première et furtive rencontre. C'était lors d'une réception à la mémoire du célèbre violoncelliste Yehudi Menuhin. Comme si la nature démontrait à travers nos deux êtres qu'une harmonie parfaite était possible. Cette lueur de tendresse du premier jour s'était mue en un authentique amour. Comme une musique éthérée que personne ne peut percevoir ou un murmure que les gens ne peuvent comprendre. L'amour a ses secrets, ses codes, ses mystères.

Nous avons beaucoup de points communs dont le goût pour la nuit et son atmosphère magique, la nature et ses messages cachés. Nous partageons une même passion pour la

montagne, l'hiver, avec le froid âpre qui nous invite à nous blottir l'un contre l'autre.

Nous regardions les flammes vaciller dans l'âtre de la cheminée alors que dehors les flocons de neige se posaient avec une infime délicatesse sur les arbres majestueux. Le week-end, dans notre appartement parisien, nous nous éternisions dans notre lit des heures entières, surtout lorsqu'une pluie d'automne fouettait inlassablement la baie vitrée de notre chambre devenue notre repaire, notre bulle de chaleur. Parfois, nous partions dans le sud de la France pour admirer l'océan et la mer agitée par la houle ; nous laissions nos regards flotter sur l'horizon ou sur le phare subissant sans broncher les assauts de la mer dont la force incommensurable nous impressionnait toujours. Les soirs d'été, sous un ciel étoilé et éternel, nos discussions étaient passionnées : le sens de la vie ou du destin, les surprenantes rencontres entre les individus tellement différents, la pureté des enfants qui grandissent trop vite, la magie d'un livre et son lot d'émotions, de fêlures tapies derrière chaque mot.

Myriam est brune avec de grands yeux noisette, sa peau est laiteuse avec un petit nez aquilin et une profonde fossette sur la joue droite. Lorsqu'elle se concentre sur un sujet important, ses lèvres s'incurvent d'une façon qui m'étonne toujours. Comme lorsqu'elle

pratique l'aquarelle. Un vrai don : couleurs pastels, ombres et silhouettes sous le clair de lune ou sous la lueur orangée d'un réverbère, ciel indigo qui se déchire vers l'inconnu, vers l'infini, arbres géants aux feuilles marcescentes effleurant un ciel vineux, étoiles qui scintillent dans le firmament, sable fin et ocre à perte de vue...

J'aime beaucoup un de ses dessins, un homme et son fils, naviguant dans une pirogue, sur le fleuve aux reflets argentés d'un beau continent : l'Afrique.

C'était une journée d'hiver où la température avait dégringolé au dessous de zéro. Les morsures du froid obligeaient les passants à accélérer le pas pour rentrer chez eux et retrouver la chaleur du foyer. C'était mon cas, je rentrais chez moi après une journée où s'étaient enchainés réunions et rendez-vous harassants. « Comprenez notre point de vue, monsieur Russel », « Nous devons gagner ce contrat, Ted », « Ted Russel va clôturer cette réunion »...

J'approchai de mon domicile lorsque j'aperçus un nuage de gyrophares bleus au pied de notre immeuble. Un mauvais pressentiment me serra la gorge. Devant l'entrée, un policier me demanda de décliner mon identité. Il

transpirait alors qu'il faisait si froid. Il me dévisagea puis alla chercher son supérieur. Il était arrivé quelque chose. Myriam. Il était arrivé quelque chose à Myriam. Des hommes, tout de blanc vêtus, arrivèrent. Sur la mallette noire que l'un d'entre eux serrait dans sa main, il était écrit *Police Scientifique*.

– Pouvez-vous me dire ce qui se passe, demandai-je aux deux policiers me faisant face, en essayant de garder un ton assuré.

– Venez monsieur. Je dois vous parler, me dit l'un d'eux, le chef visiblement. L'homme était chauve, petit et costaud, avec un accent du sud-ouest.

Il accrocha son regard au mien, laissa passer un silence et m'expliqua, sans détour ni précaution particulière, que mon amie Myriam avait contacté la police dans l'après-midi pour dire... Il sortit de sa poche un dictaphone et appuya sur une touche. Lorsque j'entendis la voix de Myriam, je sentis mon estomac se tordre. Ma respiration devint saccadée. J'eus le sentiment de basculer dans le vide. Dans le néant. A cet instant précis, je sus que ma vie m'échappait et que plus rien ne serait comme avant.

« Je suis dans mon appartement, 25 place des Vosges, troisième étage...un homme que je ne peux reconnaître car il porte une cagoule...

a posé la lame d'un couteau sur ma gorge. Il m'a...ordonné... de vous contacter...il faut que vous...vous... veniez vite...il faut prévenir...Ted...Je t'aime Ted, mon amour...Je t'aime». Les dernières paroles, mêlées à des sanglots étaient incompréhensibles.

J'étais blême, je n'entendais pas le policier me dire de le suivre dans l'appartement. Les larmes avaient envahi mes yeux. Il me prit le bras, comme pour me réveiller, me crier « ce n'est pas le moment de flancher » ou « soyez content qu'elle soit vivante » ou encore « on a besoin de vous, bougez-vous ». Ses mots flottaient dans ma tête comme si on avait rempli mon crâne de je ne sais quel liquide.

Nous attendîmes qu'une personne de la police scientifique nous autorise à rentrer dans mon propre appartement après nous avoir fait enfiler un sur-pantalon blanc, une blouse et des sur-chaussures blanches.

Des hommes s'affairaient dans le salon, dans la salle de bain, dans chaque coin de notre chambre à coucher. Ils prenaient des photos, relevaient des empreintes avec un pinceau...

Mon regard se focalisa immédiatement sur le parquet du salon. Une étoile de David était peinte en bleu et à l'intérieur des triangles une lettre hébraïque était dessinée : le zayin dont la valeur numérique est 7. Comme les 7 couleurs

de l'Arc-en-ciel, les 7 sages de la Bible, les 7 dimensions de l'Univers, les 7 jours de la semaine...et comme le jour d'anniversaire de Myriam, le 7 juillet.

Je fronçais les sourcils. L'incompréhension se mêlait à mon effroi et ma stupeur. J'espérais me réveiller, mais rien. L'évidence était devant moi : Myriam avait été kidnappée par un dingue, un illuminé, un fou ayant lu des bouquins ésotériques ou je ne sais quoi.

La police scientifique continuait son travail : recherche de poussières ou de traces d'origine biologique comme la salive ou les cheveux. Un des hommes en blanc avait recouvert quelques traces de pas d'une feuille d'acétate de cellulose, « technique infailible pour remonter jusqu'au propriétaire de la chaussure » m'expliqua-t-il devant mon air ahuri. Un expert balistique était venu constater l'absence de coup de feu. Dans quel monde avais-je basculé ?

Au premier étage de la Direction Centrale de la Police Judiciaire à Nanterre, l'homme chargé de l'enquête, Franck Duriez, 1 mètre 90, taillé comme une armoire à glace, touillait machinalement son café comme si le sucre mettrait des heures à se dissoudre. En fait, il écoutait son plus proche collaborateur, Laurent Varel, lui détailler les premiers éléments de ce

qui ressemblait fort au rapt d'une jeune parisienne.

Ils décidèrent de rendre visite à une vieille connaissance, un rabbin, qui leur donnerait un éclairage précieux sur le dessin ésotérique découvert sur la scène de crime.

Bien installés dans leur siège, Frank Duriez et Laurent Varel bouclèrent leur ceinture de sécurité, échangèrent un regard complice puis la voiture démarra dans un crissement de pneus. Direction : la synagogue Notre Dame de Nazareth construite en 1819, la plus ancienne synagogue de Paris, située dans le 3<sup>e</sup> arrondissement.

L'enquête qui débutait, allait entraîner les deux hommes sur des chemins dans lesquels ils ne s'étaient jamais perdus, ni même aventurés une seule fois dans leur carrière. La Kabbale mêlée à un esprit tordu et crapuleux sur fond de vengeance et de sadisme étaient les ingrédients d'une enquête qui allait rapidement s'égarer dans un labyrinthe religieux et sanglant dont personne ne pourrait sortir indemne.

Les deux collègues et amis de longue date ne se doutaient pas une seconde que cette enquête serait la plus compliquée, la plus cruelle et la plus surprenante qu'ils n'aient jamais imaginée. Ils ne se doutaient pas non plus de la force incroyable qui sommeille dans le corps et

l'esprit d'un homme et d'une femme unis et reliés par l'amour, un AMOUR CAPABLE DE DEPLACER LES MONTAGNES...

Je vous laisse, cher lecteur, le plaisir d'inventer la suite de l'histoire, nourrie par votre propre sensibilité, votre expérience, vos rencontres... Laissez votre esprit flotter sur la cime de votre imagination ; laissez crépiter les phrases dans votre tête et les mots courir sur vos lèvres avant de les poser sur le papier comme des petits objets rares et fragiles...

Ecrire un livre est le rêve de beaucoup d'entre nous. Libérer ainsi notre imaginaire et le transposer sur des feuilles sans restriction. Avec générosité. Et soigner ainsi nos petites fêlures et nos vagues à l'âme. Qui n'en a pas ?

J'écrirais en buvant beaucoup de café, comme Balzac (ben voyons !). J'écrirais au fil de l'eau, sans compter mon temps ni mon énergie. A l'aube, pleine de promesses. Ou bien la nuit. Ou lorsque le soleil se couche, au crépuscule. J'écrirais comme si je partais en voyage, à l'aventure, avec comme tout bagage mon esprit et un crayon. Je cohabiterais avec mes personnages comme s'ils existaient vraiment. Ils seraient là, avec moi, prêts à me suggérer une idée, un rebondissement. Ils me donneraient du courage quand j'en manquerais. Ils m'aideraient

à m'ouvrir au monde. Les mots m'offriraient des ailes pour aller loin. Au bout de moi-même, peut-être. Les mots sont comme des passeurs, des ponts entre les êtres.

Ecrire ou pas. Rester ou partir. La vie vaut le coup d'être vécue, mais à fond alors, intensément, amoureuxment, savoureusement ai-je envie de dire.

Oscar Wilde a écrit « *Nous sommes tous dans le ruisseau mais certains regardent les étoiles* ».

Il a aussi écrit cette phrase que j'aime beaucoup et avec laquelle je vous quitte :

**« *Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles...* »**







**Editions Le Manuscrit**  
- [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) -

Depuis 2001, les éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - ont, par l'originalité de leur formule, ouvert un nouvel espace de publication dans le paysage de l'édition.

Grâce à un savoir-faire unique qui associe culture traditionnelle de l'édition et maîtrise d'innovations technologiques majeures, les éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - garantissent la disponibilité permanente des textes sous un double format : le livre papier et le livre numérique, pour une souplesse totale d'édition qui inscrit le livre dans la culture du développement durable.

Un catalogue ouvert aux différents domaines éditoriaux (littérature générale, recherche-université, Europe...) propose, à travers le monde, un fonds de plus de 7 000 références et réunit 5 000 auteurs publiés dans toutes les langues. Chaque livre est protégé selon le code de la propriété intellectuelle et les droits d'auteurs rémunérés. Véritable éditeur de marques, les éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - et leurs comités de lectures spécialisés créent des collections prestigieuses en partenariat avec les universités, centres de recherches, institutions, fondations et acteurs de la société civile.

Par un référencement ciblé, les éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - assurent aux ouvrages une diffusion internationale, dans les librairies (référencement Electre, Dilicom, Titelive...) et sur les principales librairies en ligne (Amazon, AbeBooks, Alapage, Chapitre...). Un réseau de partenaires attentifs - libraires, bibliothèques, médiathèques, médias - s'associent aux éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - pour favoriser la découverte des talents (Prix du Premier Roman Le Manuscrit, Prix du Scénario du Film de Femmes...), la transmission des savoirs, et promouvoir les titres et les auteurs auprès d'un large public.

Dynamique et innovant, le site [manuscrit.com](http://manuscrit.com), par un accès gratuit et privilégié à la publication, propose une plateforme de contenus interactive et réunit autour des blogs d'auteurs des sources d'informations sur la vie culturelle ainsi qu'un espace de rencontre privilégié entre auteurs, lecteurs et partenaires actifs.

Les éditions Le Manuscrit - [www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com) - sont membres du Syndicat National de l'Édition.

[www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com)  
[communication@manuscrit.com](mailto:communication@manuscrit.com)  
Téléphone : +33 (0)8 90 71 10 18  
Télécopie : +33 (0)1 48 07 50 10  
20, rue des Petits Champs  
75002 Paris



Imprimé en France pour les éditions  
Le Manuscrit  Manuscrit.com  
avril 2013

